

Souvenir, souvenir...

Quand un ancien élève d'un lycée revient sur les lieux de ses « exploits » quelques décennies après le temps de sa scolarité, qu'il rejoint tous ceux et toutes celles réunies au sein de l'Association plus que centenaire des anciens élèves, il prend conscience aussitôt qu'il ne connaît qu'une petite partie de l'histoire et de la vie de son établissement. C'est ce que j'ai découvert en adhérant à l'Association des Anciens Elèves du Lycée Marceau de Chartres quelques 47 ans après mon départ du lycée. Les propos des uns et des autres appartenant à des générations parfois très différentes révèlent une trame extraordinaire où se mêlent intimement les destinées individuelles et l'Histoire collective, la petite comme la grande.

Au cours de chaque réunion de l'Association, nous déposons une gerbe au Monument aux Morts du lycée Marceau dans l'ancienne cour d'honneur, un monument imposant, présent depuis 1923, sans doute l'un des plus anciens souvenirs communs du plus grand nombre. Tous, tout au long des générations d'élèves, nous avons participé aux moments de recueillement devant ce monument. C'est pour moi un symbole fort de la pérennité du lycée, de son esprit, de sa culture et de la mémoire collective qu'il représente. Il n'est pas indifférent d'en parler à un moment où le sort de ce monument se joue pour le pire ou pour le meilleur.

Après ce préambule un peu nostalgique, pour illustrer le titre de cet article, laissez moi vous raconter quelques souvenirs qui sont certainement communs à mes anciens condisciples des années 50. J'ai été élève interne de 1951 à 1955, une époque de l'après-guerre, le temps des Baltos à la saveur de pain d'épice, le temps des Vespas et des Lambrettas, des Versailles et des Trianons. Les élèves internes autorisés à sortir en principe chez leurs correspondants les Jeudis et les Dimanches connaissaient tous le parcours obligé, surtout en hiver, la cathédrale magnifique et...chauffée, le bel Hôtel de la poste, chauffé lui aussi et bien sûr le B.M, le Bois Merrin et ses boutiques, son cinéma où triomphait alors Jacques Tati en « Hulot » et en facteur. La jolie place du Cygne si bien aménagée aujourd'hui en place piétonne, était moins animée en ce temps là, surtout le Dimanche. En 1953, le dimanche 23 décembre, c'était l'élection du Président de la République pour succéder à Vincent Auriol ; je me souviens avoir suivi le déroulement de neuf tours de scrutin sur les treize qu'il a fallus à René Coty pour être élu par l'Assemblée Nationale, déroulement suivi grâce à la promotion d'un poste de télévision allumé dans la vitrine d'un commerçant en radio et télévision ; cette dernière était toute nouvelle et encore très peu présente dans les foyers français. On peut remarquer d'ailleurs qu'on n'était pas encore à l'époque des « ponts » si pratiqués aujourd'hui pour « allonger » les temps des congés : les élèves internes ne pouvaient partir, dans leurs familles, que le lundi 24 Décembre après les cours de l'après-midi !

Au lycée Marceau, ce n'était pas encore la décolonisation des années soixante, c'était encore l'Empire colonial français rebaptisé Union Française par la Conférence gaulliste de Brazzaville en 1944, action politique dont le but était de calmer les impatiences des populations coloniales présentes sur les champs de bataille de la seconde guerre mondiale comme elles l'avaient été sur ceux de la première, des impatiences en termes de droits, en termes d'autonomie plus ou moins large. On sait quelle fut la réponse de la France au Maghreb en 1945, une répression sanglante dans le Constantinois que l'on peut comptabiliser dans les causes de la guerre d'Algérie. Quoiqu'il en soit, c'était le temps de l'Union Française que présidait Albert Sarraut : nous sommes allés en rangs au Théâtre de Chartres écouter très sagement la conférence du Président Sarraut sous les regards vigilants et satisfaits du Provisoire et du Préfet !

Parmi les internes du lycée, nous avons deux groupes de condisciples représentatifs de nos « possessions coloniales » : une trentaine d'indochinois qu'on n'appelait pas encore vietnamiens et autant d'Africains, terme général faussement géographique, regroupant indistinctement les ressortissants de nos autres colonies, l'Afrique bien sûr, mais aussi Madagascar et les Antilles, La Nouvelle Calédonie et la Guyane française, etc.

Les tensions n'étaient pas absentes entre quelques français de souche et ces groupes d'origine coloniale ; j'ai le souvenir de quelques échauffourées brèves avec des Africains, incidents motivés par les nationalismes exacerbés et réciproques des uns et des autres.

Je me souviens en particulier du groupe indochinois où j'avais d'excellents amis. En pleine guerre d'Indochine, ces fils de notables étaient discrets et parlaient très peu de la guerre. Néanmoins, le 8 Mai 1954, à 21 heures, nous étions dans notre dortoir, celui des grands et nous écoutions la radio laissée

allumée par le maître d'internat lorsque le bulletin d'informations nous apprend, avec un décalage de près de deux jours, la chute de Diem Bien Phu le 7 Mai au matin, défaite française qui allait entraîner à court terme la fin de la présence française en Indochine. C'est alors que j'ai pu observer avec étonnement les manifestations très subtiles, très ambiguës de satisfaction mêlée de fierté de nos amis indochinois.

Aujourd'hui, alors que cette période appartient à l'histoire et qu'on connaît mieux la réalité profonde des opinions cachées des populations colonisées, il est possible de comprendre une telle réaction de la part de fils de notables indochinois dont les intérêts étaient pourtant à l'opposé de ceux défendus par la révolution communiste du Viêt-minh.

Plus que les idées des uns et les intérêts des autres, l'événement militaire s'imposait à eux et les remplissait de fierté : une armée indochinoise, une armée populaire d'un pays colonisé venait d'écraser l'armée de l'une des plus grandes puissances coloniales, la France !

Il y a des souvenirs moins dramatiques que ceux qui précèdent : ceux liés à un jeune enseignant qui remplaçait de temps en temps notre professeur d'anglais, Monsieur Lemonnier surnommé Isidore et qui surveillait notre étude de cinq à sept heures, je veux parler de Maurice Fanon dont nous avons apprécié la gentillesse et la difficulté qu'il avait à maintenir les heures de colle pour peu qu'on lui présente une mine désolée et les excuses en plus ; j'en sais quelque chose ! Ce fut aussi, avec l'ami Pierre Hoyau, l'animateur du groupe vocal du lycée Marceau, « Les Troubadours » et d'une comédie musicale dont, j'en suis persuadé, beaucoup se souviennent et n'ont pas été surpris du tour artistique pris par la carrière mouvementée de Maurice Fanon. Et comment ne pas citer encore notre ami, Pierre Hoyau, toujours vaillant dans l'Association, qui fut l'un de nos maîtres d'internat et qui, s'accompagnant de sa guitare, nous chantait, au dortoir, les chansons, si dérangeantes pour l'establishment d'alors, de Georges Brassens, Mouloudji et Boris Vian !

J'arrête là mon « remember » ; il me semble avoir été plus long que je ne le souhaitais. Je passe le relais à ceux de mes condisciples des années 50 dont les souvenirs complèteront, voire rectifieront si besoin était, ce que je viens de vous conter.

Claude Bodin